Les cathédrales comme nouvelle politique monumentale des chrétiens d'Éthiopie

De la valorisation d'une mémoire nationale à l'affirmation de la fierté communautaire locale (1930-2012)

Stéphane Ancel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafrcaines/20851>

DOI : 10.4000/etudesafrcaines.20851

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 641-670

ISBN : 978-2-7132-2686-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Stéphane Ancel, « Les cathédrales comme nouvelle politique monumentale des chrétiens d'Éthiopie », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 227 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2019, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafrcaines/20851> ; DOI : 10.4000/etudesafrcaines.20851

Les cathédrales comme nouvelle politique monumentale des chrétiens d'Éthiopie

De la valorisation d'une mémoire nationale à l'affirmation de la fierté communautaire locale (1930-2012)*

Depuis le début des années 2000, les villes et les campagnes éthiopiennes se couvrent de vastes églises à plan basilical, à la taille monumentale. Lieux de culte des fidèles de l'Église orthodoxe *tāwahedo* d'Éthiopie¹, ces énormes édifices sont appelés des « cathédrales » (« *katédral* » en amharique) par la population. Ils sont constitués d'une large nef, d'une ou deux coupes et d'une ou plusieurs tours faisant office de clocher ou de lanterne. Les villes d'Addis-Abeba, Mäqälé, Addigrat ou Däbrä Marqos en accueillent désormais au moins une, et il est possible d'assister à l'érection, dans de simples villages, d'imposantes églises ayant les mêmes caractéristiques. Le paysage s'en trouve modifié : les églises marquent de leur empreinte le paysage urbain et rural, l'ombre de ces édifices se projette sur l'espace public, et l'espace sacré, dans

* L'auteur tient à remercier chaleureusement Denis Nosnitsin (Hamburg Universität), directeur du projet Ethio-SPaRe financé par l'European Council of Research (<<http://www1.uni-hamburg.de/ethiostudies/ETHIOSPARE/>>), pour lui avoir permis d'utiliser le matériel et les documents issus du projet pour cette recherche.

1. L'Église d'Éthiopie se définit elle-même comme « orthodoxe » et « *tāwahedo* ». La notion d'orthodoxie ne doit pas être ici confondue avec l'orthodoxie grecque née du schisme survenu en 1054. Comme l'Église copte, l'Église d'Éthiopie est théologiquement parlant une Église pré-chalcédonienne, réfutant les principes édictés lors du concile de Chalcédoine en 451. Ce n'est qu'en 1959 que l'Éthiopie cesse d'être un simple diocèse de l'Église copte et que l'Église d'Éthiopie devint autocéphale. En 1991, l'Église d'Éthiopie vit le clergé de la toute nouvelle Érythrée se séparer d'elle et se déclarer autonome. En se qualifiant d'« orthodoxe », l'Église d'Éthiopie met en avant le fait que, selon elle, elle suit une « foi droite », sens étymologique premier du terme. « *Tāwahedo* » est, quant à lui, un terme guèze signifiant « unifié » et fait référence à la doctrine christologique de cette Église voulant que les deux natures du Christ, divine et humaine, se seraient unies lors de l'Incarnation. Les termes « orthodoxe » ou « *tāwahedo* » sont aujourd'hui utilisés en Éthiopie pour désigner les fidèles de cette Église, afin de les différencier des fidèles des Églises protestantes et catholiques vivant dans le pays.

sa définition chrétienne orthodoxe, est visible de loin et de tous, que l'on soit fidèle de l'orthodoxie, du protestantisme ou de l'islam.

Ce phénomène pose question. D'abord, les caractéristiques architecturales de ces édifices semblent bien éloignées du schéma des églises orthodoxes, circulaires ou rectangulaires, qui prévalaient auparavant. Ensuite, la dénomination en tant que cathédrale interpelle car, comme nous l'expliquerons plus loin, ce terme n'avait, il y a encore une centaine d'années, aucune valeur ecclésiastique en Éthiopie. La multiplication de son utilisation, même pour des églises de village, semble obscurcir sa véritable signification. Des églises disposant des mêmes caractéristiques architecturales avaient bien été construites sous le règne du roi des rois Hailé Sélassié (1930-1974), mais leurs consœurs des années 2000 répondent-elles aux mêmes logiques et aux mêmes besoins politiques, sociaux ou religieux ?

Dans cet article, nous mettrons en lumière les arriérés historiques de ce qui paraît être une large campagne monumentale et chercherons à contextualiser l'édification de « cathédrales » en Éthiopie. Mais surtout, nous nous interrogerons sur la nature des commanditaires. Quel est le rôle des fidèles, de l'Église ou de l'État dans la construction de tels édifices ? L'étude de leurs caractéristiques architecturales, conjuguée à la contextualisation des constructions aujourd'hui et à l'époque d'Hailé Sélassié, permettra de mettre en lumière les phénomènes religieux, sociaux et politiques pouvant expliquer l'émergence de cette campagne monumentale.

Cathédrales en Éthiopie : une nouvelle architecture ?

Si, du temps du royaume d'Aksum, les églises de type basilical étaient de mise, à partir du ^{xvi}^e siècle, les églises orthodoxes *tāwahedo* d'Éthiopie avaient adopté, dans la majeure partie du territoire du royaume d'Éthiopie, un plan circulaire, avec parfois une variante octogonale (Fig. 1) (Heldman 2003 : 737-738). Ces églises au plan circulaire comprenaient deux allées concentriques entourant une chambre carrée centrale (Fig. 2). À l'intérieur de cette chambre centrale était conservé le *tabot*, la pierre d'autel dédiée à un saint ou à un ange et dont le nom donnait celui de l'église. Appelée *māqdās*, et située au centre du plan de l'édifice, cette chambre était l'espace le plus sacré de l'église et celui dans lequel la messe et l'eucharistie étaient célébrées. Seuls les prêtres y avaient accès. Pour assister à la messe, les hommes entraient par une entrée située au nord, alors que les femmes empruntaient celle située au sud. Lors des célébrations, les fidèles et les chantes restaient dans la première allée (en partant de l'extérieur), appelée *gené mahlét*. Une fois les espèces consacrées,

les prêtres sortaient du *māqdās* et se plaçaient dans la deuxième allée, appelée *qeddest*. Là, ils étaient rejoints par les fidèles à qui ils distribuaient la communion. Ainsi, le plan d'une église se composait de trois espaces concentriques qui définissaient trois stades allant du plus sacré (le *māqdās*) au plus profane (le *qeddest*, puis le *qenē mahlēt*) (*ibid.* : 738-739). Néanmoins, les limites de l'église ne s'arrêtaient pas aux murs de l'édifice. Il existait un quatrième espace, incarné par le terrain à l'air libre compris entre l'édifice et un mur d'enceinte extérieur. C'était au sein de cet espace qu'assistait aux cérémonies la très grande majorité des fidèles. Effectivement, tout le monde ne pouvait prétendre avoir accès aux espaces intérieurs de l'église, sans que cela soit lié à un problème de place. Assister à la messe à l'intérieur du bâtiment de l'église supposait inévitablement de recevoir l'eucharistie. Or le candidat à l'eucharistie devait s'assurer, et rassurer ainsi les prêtres, de sa pureté spirituelle. Une défaillance sur ce point risquait de porter atteinte au corps du Christ. Entrer et assister à la messe dans l'édifice supposaient donc au préalable une préparation spirituelle spécifique faite de prières et de jeûnes (Ancel 2006 : 281-287). En somme, le terrain entourant l'église faisait office de nef à l'air libre dans laquelle se plaçaient, chacun de leur côté, les hommes et les femmes de la paroisse. Un dernier cercle clôturait les divisions spatiales du sacré : juste à l'extérieur du mur d'enceinte se plaçaient les femmes ayant leurs menstruations. L'entrée dans l'enceinte leur était interdite ainsi qu'à toute personne ayant du sang sur elle. À l'heure actuelle, ces églises circulaires représentent la très grande majorité des églises dans les régions septentrionales de l'Éthiopie actuelle, régions qui représentaient le cœur historique de l'ancien royaume chrétien. Les régions au nord de celui-ci (dans l'actuelle région-État du Tigray) présentent toutefois une exception (Heldman 2003 : 738-739). Depuis le ^{xvi}^e siècle, les églises y ont adopté majoritairement un plan rectangulaire (Fig. 3), orienté d'est en ouest. La définition des différents espaces y était toutefois similaire à celui des églises circulaires et l'accès y était défini de la même manière (Fig. 4).

Aujourd'hui, après leur arrivée à l'aéroport international d'Addis-Abeba, les voyageurs en route pour le centre-ville ne manquent pas de remarquer l'énorme église érigée au milieu du nouveau quartier d'affaires jouxtant l'aéroport. Accueillant les fidèles de l'Église orthodoxe *tāwahedo*, la cathédrale Bolé (du nom du quartier) Mādhané Alām (Sauveur du monde) présente en effet des dimensions impressionnantes (Fig. 5). Sa nef d'environ soixante-quinze mètres de long et vingt-cinq mètres de large en fait, d'après les autorités ecclésiastiques locales, la deuxième plus grande église d'Afrique après celle de Yamoussoukro en Côte-d'Ivoire, bien qu'aucune étude n'ait pu établir la pertinence d'une telle affirmation. Consacrée en 2004, l'église se tient au centre d'un terrain de près de cinq hectares et la hauteur de ses tours

concurrence celles des nouveaux immeubles de ce prospère quartier en pleine expansion. Au-delà de ses dimensions gigantesques, cette église dénote car elle n'adopte pas le plan circulaire ou rectangulaire des églises postérieures. Certes orientée d'est en ouest, elle suit toutefois un plan basilical et propose une très large nef. Deux tours avec lanternes se dressent de part et d'autre de la nef, au nord et au sud, donnant l'illusion d'un plan cruciforme, mais elles ne sont pas intégrées à la nef. Cette dernière est surmontée d'une grande coupole avec une lanterne et deux larges porches marquent les entrées sud (pour les femmes) et nord (pour les hommes). À l'intérieur, on observe la présence de nombreux vitraux apportant de la lumière dans l'espace particulièrement vaste de la nef (Fig. 6). Dans son prolongement se trouve, à l'est, le sanctuaire (*māqdās*), avec l'iconostase et ses trois ouvertures fermées au public. La coupole imposante, située au niveau du pseudo-transept, apporte de la lumière juste devant les entrées du sanctuaire. Toute la partie à l'est du bâtiment, à partir du sanctuaire, est interdite au public. Lors des célébrations, les fidèles se tiennent dans la nef. Séparés d'eux, les chantres se placent juste avant le pseudo-transept, au premier rang de la nef, marquant ainsi l'espace appelé *qenē mahlēt*. Après la consécration, les prêtres distribuent l'eucharistie aux communicants dans un espace situé dans le pseudo-transept, entre le *qenē mahlēt* et les quelques marches menant au sanctuaire : ici se trouve dorénavant le *qeddest*².

Ce nouvel édifice a gardé des caractéristiques de ses aînés circulaires. La division spatiale du sacré est préservée, comme la séparation hommes-femmes, ainsi que l'orientation ouest-est du bâtiment. Le déroulement même de la liturgie ne connaît pas non plus de changement majeur : la consécration de l'eucharistie se fait toujours à l'abri des regards des fidèles et sa distribution s'effectue à l'extérieur du *māqdās*. Toutefois, la séparation des fidèles et des chantres constitue une innovation majeure. Les autres changements sont *a priori* de type architectural avant tout : un plan basilical, des tours, une coupole et un aspect monumental. Plus marquant, cet édifice propose une très large nef et ainsi, multiplie de façon considérable le nombre de fidèles pouvant entrer et assister aux célébrations.

La cathédrale Madhané Alām d'Addis-Abeba n'est pas un cas isolé. Depuis le début des années 2000, les fidèles de nombreuses villes régionales ont lancé des travaux permettant de se doter du même type d'église. Trois exemples ont pu être étudiés³. En 2004 fut consacrée à Däbrä Marqos (État de l'Amhara, zone du Goğgam-Est) la cathédrale Şeha Şeyon Abemma Maryam (Chambre de Sion, notre mère Marie) (Fig. 7). Située dans la partie nord de

2. Observations menées par l'auteur en 2012 et en 2014.

3. Recherches menées sur le terrain entre 2000 et 2006, puis entre 2012 et 2014.

la ville, elle se tient sur le terrain d'une église circulaire, déjà rénoverée sous Hailé Sélassié et qui a été conservée (Fig. 1). La nouvelle église adopte un plan basilical cruciforme et elle est longue d'environ cinquante mètres et large d'environ vingt mètres. Possédant un clocher en son côté ouest, le bâtiment dispose de deux porches permettant l'entrée des fidèles, situés aux côtés nord (pour les hommes) et sud (pour les femmes). Une large coupole couvre le transept. À l'intérieur, la nef est très vaste. Comme dans le cas de Madhané Alām d'Addis-Abeba, les premiers rangs sont consacrés aux seuls chantres et au *qenē mahlēt*, le *qeddest* est situé au niveau du transept, et le *māqdās*, à l'Est, est fermé aux regards des fidèles. Le deuxième exemple de ce type d'église est situé dans la ville de Mäqälé (capitale de l'État du Tigray). Les travaux ont commencé en 2012 et déjà à l'époque, elle impressionnait par ses dimensions (Fig. 8). Dedicacée à l'archange Gabriel, cette cathédrale se tient là encore sur le terrain d'une église (rectangulaire) qui a été conservée. Le bâtiment mesure soixante mètres de long pour trente-cinq mètres de large, il est flanqué de quatre tours et son toit est surmonté d'une large coupole. La présence de porches au nord et au sud donne un aspect cruciforme à l'édifice. Une fois à l'intérieur, nous constatons à nouveau que la majeure partie du bâtiment est dédiée à la nef et les divisions de l'espace sont les mêmes que celles constatées précédemment. Nous retrouvons les mêmes caractéristiques dans notre troisième exemple, situé dans le même État fédéral, dans la ville d'Addigrat. Comme dans le cas de Mäqälé, la construction a commencé en 2012. La future cathédrale (Fig. 9) se tient sur le terrain de l'église préexistante Madhané Alām, construite durant la seconde moitié du xx^e siècle. Une fois de plus, ce bâtiment adopte un plan basilical, cruciforme avec une large nef et le toit supporte une large coupole.

Indéniablement, nous sommes en présence d'un phénomène qui touche un grand nombre de localités en Éthiopie aujourd'hui. Toutefois, la construction de ce type d'église n'est pas un phénomène nouveau en soi. Dès le début de son règne, Hailé Sélassié avait fait construire des églises ayant les mêmes caractéristiques. Peu de temps après son couronnement à Addis-Abeba en 1930, le monarque ordonna la construction d'une nouvelle église, dédiée à la Trinité (Heldman 2006 : 289 ; Persoon 2010 : 282-283 ; Sohier 2011). La construction se termina en 1944 et l'église fut consacrée en tant que Qeddest Sellasé (Sainte Trinité). Cette nouvelle église avait un plan basilical, en cruciforme, et proposait déjà une large nef et une coupole surplombant le transept. Le *māqdās*, situé au côté est, restait fermé au public. L'assistance était divisée entre les chantres, placés au premier rang de la nef, au niveau du *qenē mahlēt*, et les fidèles, dans le reste de la nef. L'église Qeddest Sellasé à Addis-Abeba passe encore aujourd'hui pour être le premier exemple de la nouvelle architecture

des églises en Éthiopie. Mais c'est oublier qu'une autre église de ce type fut érigée quelques années plus tôt à Addis-Abeba (Heldman 2006 : 289-290). Le métropolite copte d'Éthiopie, Qérellos (1929-1950), fit construire une grande église sur le terrain où était établie sa chancellerie. En 1932, les travaux furent achevés et elle prit le nom de Qeddest Maryam (Sainte Marie) (Zervos 1936 : 35-37). Elle proposait elle aussi une forme basilicale, cruciforme, avec deux coupoles, l'une pour la nef, l'autre pour le transept. Néanmoins, durant les années 1960, Hailé Sélassié entreprit de remplacer certaines églises à Addis-Abeba ainsi qu'en province par des bâtiments adoptant le nouveau modèle. Ainsi, les églises Qeddus Estifanos (Saint Étienne) et Däbrä Nägwädwäd Qəddus Yoḥānnəs (Saint Jean, fils du tonnerre), furent reconstruites à Addis-Abeba (Heldmann 2006 : 290-292). La nouvelle église dédiée à Mädhané Alām, sur la route d'Enttoto suivit également les nouveautés architecturales (Täfäri Mäkwānnen temhert bēt tämariwoč 1959 : 7-10). En dehors d'Addis-Abeba, Hailé Sélassié ordonna la construction d'une nouvelle église à Qullebi, entre Dire Daoua et Harar, ainsi qu'au monastère de Däbrä Libanos, lesquelles furent respectivement terminées en 1962 et 1963 (Heldamn 2003 : 739 ; Derat 2005 : 27 ; Mersha Alehegn 2010 : 306). Une toute nouvelle église fut également construite en 1965 à Aksum au côté de l'ancienne Aksum Maryam Şeyon. Dans ce cas précis, l'architecture prit une tournure fondamentalement moderniste : bien que proposant une très large nef rectangulaire, l'église fut entièrement recouverte d'un immense dôme (Heldman 2006 : 290).

Ces églises construites sous le règne de Hailé Sélassié ont un principal point commun avec celles construites à partir des années 2000 : elles abandonnent le principe d'espaces sacrés concentriques. Le sanctuaire est placé à l'est de l'édifice et une majeure partie de l'église est dédiée à une très large nef accueillant les fidèles. Il est extrêmement tentant de lier le phénomène observé aujourd'hui à la politique monumentale d'Hailé Sélassié. Ce dernier aurait engagé un mouvement que les chrétiens orthodoxes éthiopiens ne feraient que reprendre à l'heure actuelle. Pour autant, pouvons-nous dire que l'émergence d'églises monumentales aujourd'hui répond aux mêmes objectifs et aux mêmes aspirations religieuses qu'à l'époque de Hailé Sélassié ?

Les églises de Hailé Sélassié : glorification dynastique, valorisation de la mémoire nationale et modernisme

En 1930, Hailé Sélassié se fit couronner à Addis-Abeba dans l'église Gännätä Şegé Qeddus Giyorgis (Saint George, fleur du paradis). Cette église, de plan octogonal, reprenait le schéma interne des églises circulaires d'alors, mais

elle faisait toutefois figure d'église « moderne » à l'époque. Fondée en 1896 par le roi des rois Ménélik II (1889-1913), cette église avait été couverte de plaques de métal et en son centre s'élevait une coupole surplombant le sanctuaire (Heldman 2006 : 288). En 1917, elle avait accueilli la cérémonie de couronnement de la reine Zāwditu (1916-1930), petite-fille de Ménélik II, et avait acquis alors un statut particulier parmi les églises de la capitale éthiopienne, au point que le chroniqueur officiel de la reine l'appela l'église « du couronnement » (Gebre-Igziabihier Elyas 1994 : 302). Hailé Sélassié se fit donc couronner dans une église riche en sens politique et mémoriel. L'église Giyorgis incarnait l'esprit du règne de Ménélik II, monarque « modernisateur », mais elle symbolisait également la continuité du pouvoir, de Ménélik II à sa petite-fille Zāwditu, puis à Hailé Sélassié. Néanmoins, ce dernier ne fit pas de ce lieu le centre symbolique de son pouvoir. Bien au contraire, il érigea une autre église, Qeddest Sellasé, totalement novatrice dans sa forme et entièrement dédiée à sa propre mémoire, à celle de sa famille et à l'idée nationale qu'il avait l'intention de promouvoir.

Le terrain de l'église Mākānā Sellasé d'Addis-Abeba, une église octogonale fondée par Ménélik II en 1891, sembla tout indiqué. Située au centre de la capitale, au nord du camp royal, cette église était dédiée à la Trinité, figure religieuse à laquelle Hailé Sélassié avait choisi de rendre hommage à travers son nom de règne (*Haylā Sellasé*, force de la Trinité). Les travaux en vue de l'édification de la nouvelle église commencèrent en 1931 et finirent totalement en 1947. L'église fut toutefois inaugurée dès 1944 et il lui fut donné comme nom Bā-Mānbārā Šāba'ot Qeddest Sellasé Katédral (Cathédrale de la Sainte Trinité, le lieu des soldats). Dès sa conception, l'église avait vocation à accueillir en sépulture le monarque et les membres de sa famille (Sohier 2011). Mais il fut décidé d'y déposer également les ossements des patriotes éthiopiens morts durant l'occupation italienne (d'où son nom), et de donner à la toute nouvelle « cathédrale » une portée nationale et mémorielle (Persoon 2010 : 282-283). Minutieusement étudié par l'historienne Estelle Sohier (2011), le travail iconographique proposé à l'intérieur de l'église fut résolument tourné vers la glorification de Hailé Sélassié et de ses actions avant et pendant l'occupation italienne du pays. L'iconographie fut complétée par la présence de drapeaux et de plaques commémoratives, le tout faisant de l'église un lieu de mémoire dédié à la résistance du monarque et de la nation éthiopienne à l'invasion italienne.

La forme architecturale de l'église était particulièrement innovante pour l'époque. Le sanctuaire (le *māqdās*) fut construit non pas au centre de l'édifice mais il ferma le côté est de l'église, et la majeure partie de cette dernière était consacrée désormais à une large nef. Cette conception de l'église fut présente

dès la mise en travaux en 1931. Il est intéressant de noter qu'une autre église située à Addis-Abeba, l'église Ba'ata Maryam, avait été inaugurée trois ans auparavant, en 1928, par la reine Zäwditu et Hailé Sélassié (à l'époque régent du royaume et encore appelé Täfäri Mäkonnen) (Gebre-Igziabihier Elyas 1994 : 521 ; Sohier 2011). Cette église proposait déjà des innovations sur le plan architectural : elle avait une base rectangulaire et une large coupole. Toutefois, elle reprenait le schéma des églises précédentes : le *mäqdäs* était situé au centre de cercles concentriques séparant les différents espaces sacrés. Pour « son » église, trois années plus tard, Hailé Sélassié opta pour une forme résolument nouvelle. Les deux églises, Ba'ata et Sellasé, ne devaient apparemment pas être considérées comme similaires. La première était un mausolée, clôturant une époque : elle avait été construite afin de recevoir la sépulture de Ménélik II (mort en 1913) et celles de sa famille. Sellasé au contraire devait glorifier un souverain en activité, attaché à la modernité.

Les années suivantes, Hailé Sélassié fit construire plusieurs églises selon la nouvelle forme architecturale et toutes avaient une forte charge symbolique mémorielle et politique. En 1955, il commanda la construction d'une nouvelle église pour la ville d'Aksum. Ancienne capitale du royaume éponyme, la ville abritait, selon la tradition de l'Église, la première et plus ancienne église du royaume, Aksum Maryam Şeyon, et était le siège théorique du sacre des monarques (Munro-Hay 2004 : 177-201). À elle seule, cette église incarnait le point de départ du lien séculaire unissant la royauté, l'Église orthodoxe *täwahedo* et le peuple éthiopien. Le lancement de sa construction fut un geste politique fort et il fut proclamé à l'occasion du jubilé du monarque. La construction dura dix ans et la nouvelle église fut inaugurée en 1965 (Heldman 2006 : 290). Outre la toute nouvelle architecture, l'Église et le pouvoir royal innovèrent en permettant aux femmes d'y entrer et d'assister à la messe, alors que l'accès leur restait interdit dans l'ancienne église. Par ailleurs, en 1962, la nouvelle église de Qullebi Gäbre'él fut terminée. Cette église avait été fondée par le père de Hailé Sélassié, le *ras* Mäkonnen, en 1892 (Mersha Alehegn 2010 : 305). Lieu imprimant dans le paysage urbain la domination de la famille sur une région récemment conquise (Harar fut conquise par le *ras* Mäkonnen en 1887), Qullebi était devenu pendant la première moitié du ^{xx}e siècle un lieu important de pèlerinage dédié à l'archange Gabriel, pour les chrétiens comme pour les musulmans. En y établissant une nouvelle église, Hailé Sélassié relança la mémoire de son père tout en promouvant une identité nationale à travers l'un des rares sites religieux regroupant les deux principales communautés religieuses du pays. En 1963 fut terminée la nouvelle église du monastère de Däbrä Libanos (Derat 2005 : 27). Fondé par le saint Täklä Haymanot à la fin du ^{xiii}e siècle, le monastère était à la tête

du réseau monastique le plus important d'Éthiopie et son abbé passait pour être l'ecclésiastique le plus influent du royaume et le plus proche du pouvoir royal. En effet, lorsqu'en 1951, il avait fallu choisir un ecclésiastique pour le poste de premier archevêque éthiopien de l'histoire, et ainsi en finir avec la tutelle de l'Église copte, l'abbé de Däbrä Libanos de l'époque avait été choisi (Ancel 2011a : 3-4). Ainsi la construction de cette nouvelle église reconduisait symboliquement le pacte entre le monastère et le pouvoir royal pour une indépendance ecclésiastique de l'Éthiopie. Les nouvelles églises de Mädhané Alām et de Yohannes à Addis-Abeba s'attachaient plus tôt à des souvenirs personnels du monarque. Mädhané Alām fut construite pour accueillir un autel (*tabot*) qui avait suivi la famille royale jusqu'en Angleterre lors de son exil et ainsi eut vocation à rappeler la continuation sacramentelle en exil (Wäldä Rufa'el Fātahi & Gétāčāw Gwadé Tägāñä 2000 : 23-24 ; Makwānen temhert bēt tāmariwoč 1959 : 7-10). Et bien qu'elle ait été fondée par Hailé Sélassié durant les années 1920, l'église Yohannes fut reconstruite en hommage à son fils, le prince Mäkonnen, décédé en 1957 (Heldman 2006 : 290).

Le règne d'Hailé Sélassié a indéniablement vu l'émergence d'églises ayant de nouveaux caractères architecturaux. La construction de ce nouveau type d'église fut jugée par certains comme une nécessité, la population éthiopienne augmentant rapidement (Persoon 2010 : 282). Quelques éléments permettent de toutefois nuancer cette opinion. D'abord, l'exiguïté des églises *tāwahedo* s'expliquait par le faible nombre de fidèles recevant l'eucharistie durant la messe, et non par le nombre de fidèles au total. De plus, ces cathédrales furent érigées sur des territoires déjà très bien pourvus en églises. Il est clair que ces nouvelles églises répondaient avant tout à un besoin politique et mémoriel. Les liens unissant le monarque, sa famille et la mémoire des événements politiques anciens ou récents y étaient glorifiés. Toutefois, un autre élément motiva ces constructions : de nouvelles conceptions de la modernité urbaine et esthétique. Toujours durant les années 1960, Hailé Sélassié fit reconstruire l'église Qeddus Estifanos à Addis-Abeba. Cette église avait été fondée par Ménélik II mais elle se trouvait désormais près de l'Africa Hall, construit en 1961 et siège de l'OUA depuis 1963, et ainsi au milieu d'un tout nouveau quartier. Le motif de sa reconstruction fut expliqué prosaïquement en 1965 par l'Ethiopian Tourist Organization comme le besoin d'un « style d'architecture contemporain s'harmonisant avec les immeubles modernes et les larges routes l'entourant » (cité dans Heldman 2006 : 290). En somme, le modernisme du nouveau quartier commandait à Hailé Sélassié d'adopter une forme nouvelle d'église en adéquation avec de nouveaux canons esthétiques en vigueur dans la ville. Les églises de type basilical construites à l'époque n'étaient donc pas seulement nouvelles et imposantes pour les contemporains, mais également

« modernes ». Ainsi, ces églises portaient le discours d'un pouvoir royal certes adossé à la mémoire nationale et la glorification de son souverain, mais également à l'avenir du pays et à son avancée vers la modernité. De plus, elles s'harmonisaient avec l'image de monarque moderniste que Hailé Sélassié affichait sur la scène nationale et internationale.

Ce « modernisme » était totalement assumé par les dirigeants de l'Église car il allait de pair avec l'établissement de la nouvelle administration ecclésiastique introduite entre 1951 et 1959. En 1968, une brochure célébrant le neuvième anniversaire de la consécration du premier patriarche d'Éthiopie fit d'ailleurs le parallèle entre l'évolution de la forme des églises, l'ascension du patriarche et la « modernisation » de l'administration de l'Église orthodoxe *tāwahedo*. Publiée par l'Église et intitulée : *Kä-liqä kahenat eskä Patrāyark* (De chef des prêtres à Patriarche)⁴, cette brochure exposa en page de garde deux photos, de deux églises différentes (Fig. 10) : la première est une église circulaire, indéterminée, et la deuxième représente la toute nouvelle église d'Aksum Maryam Şeyon. Ces photos eurent pour seule légende : « *kä-zih eskä-zih dārāsen* » (« à partir de là-bas, nous sommes arrivés jusqu'ici »). Ainsi, le passage d'une église circulaire traditionnelle à celle d'Aksum Şeyon, avec son architecture nouvelle, incarnait pour les auteurs le mouvement vers la modernisation de l'Église. Toutefois, il fallut attendre plusieurs années avant de voir un patriarche prendre l'initiative de faire construire une église ayant des formes nouvelles. Ce ne fut qu'en 1973 que le patriarche Téwofelos (1970-1976) en inaugura une, l'église Gofa Gäbre'él à Addis-Abeba. La forme de cette église, bien que très proche de celles construites par Hailé Sélassié, était toujours novatrice du point de vue du public. Les journaux de l'époque insistèrent sur le fait qu'il s'agissait d'une « église ayant une forme moderne » (« *bētā krestīyan bā-zāmānawī melk* »)⁵.

« Cathédrale » : d'abord une nouvelle notion, royale et exclusive

Ces églises avec leur forme architecturale nouvelle étaient-elles pour autant dénommées de façon particulière ? Lorsqu'elle fut inaugurée en 1944, l'église Qeddest Sellasé reçut très officiellement la dénomination en amharique de « *katédral* ». C'était la première fois qu'une église orthodoxe *tāwahedo* était désignée ainsi. La notion ecclésiastique de « cathédrale » n'existait pas en

4. Ityopya bētā krestīyan mänbārā patrāyark, *Kä-liqä kahenat eskä Patrāyark*, Addis Abāba, abunā Baselyos zetāñña amāt bā'alā simättā patrāyark, 1950-1951 a.m.

5. « Yā-mākanā heyawan qeddus Gäbre'él bētā krestīyan sera litānaqāq nāw », *Zēna bētā krestīyan*, 29 hedar 1966 a.m. (8 décembre 1973).

Éthiopie auparavant. Les églises se divisaient en trois types d'établissements ecclésiastiques distincts. Le premier type d'église concernait les plus petites. Elles étaient appelées *gätär beta krästiyān* (église de campagne) (Merawi Tegebe 2005 : 714). Principalement fondées par les communautés locales, ces églises ne proposaient de service liturgique, assuré par le minimum de prêtres et de diacres requis, que le samedi, le dimanche et lors des principales fêtes annuelles. Le deuxième type d'église était appelé *däbr* (mont) (Kaplan 2005a : 6-7). Fondées par les membres de l'aristocratie ou par le pouvoir royal, ces églises étaient des relais administratifs et politiques du pouvoir local ou national. Elles possédaient des droits fonciers qui permettaient son fonctionnement. Le service liturgique y était assuré tous les jours par un grand nombre de prêtres, de diacres et de chantres et elles avaient en leur sein une école. Le troisième et dernier type d'église était appelé *gādam*, ou « monastère », et devait, comme son nom l'indiquait, être dirigé par une communauté de moines (*ibid.* 2005b : 641-642). Celle-ci assurait le service liturgique, ainsi que l'ensemble des services assurés par une église *däbr* si elle comprenait suffisamment de moines.

La situation ecclésiastique de l'Église orthodoxe antérieure à la seconde moitié du ^{xx}e siècle ne permettait pas la transposition de la notion catholique de cathédrale. Pour cela, il aurait fallu qu'il y ait eu une véritable administration épiscopale en Éthiopie. Or, rattachée au patriarcat copte d'Alexandrie, l'Église n'avait à sa tête qu'un seul évêque, un métropolite copte égyptien. Ce dernier, bien qu'il disposait de pouvoirs sacramentels importants, n'avait que très peu de pouvoir disciplinaire ou ecclésiastique et ne bénéficiait pas d'une administration propre (Ancel 2011b : 501-503). Si d'aventure un métropolitain copte s'attachait singulièrement à une église, cette dernière ne prenait pas pour autant un statut officiel particulier. En 1929, après de dures négociations, Hailé Sélassié obtint du Caire que des ecclésiastiques éthiopiens soient consacrés évêques. En 1931, des diocèses furent créés et les cinq nouveaux évêques eurent la charge de chacun d'eux (Mahtāmā Sellasé Wäldä Mäsqāl 1969-1970 : 535-544). Néanmoins, les évêques ne s'emparèrent pas du concept de cathédrale et aucune église ne fut officiellement désignée comme résidence épiscopale principale.

Pourtant, certains Européens ont vu en Éthiopie ce qu'ils comprenaient être des cathédrales. Un exemple parmi d'autres : l'orientaliste italien Carlo Conti Rossini (1872-1949), grand spécialiste de l'Éthiopie, publia en 1910 sa traduction du *Livre d'Aksum*, une compilation de textes et d'actes juridiques concernant la ville. Dans son ouvrage, il traduisit arbitrairement l'appellation guèze associée à l'église Aksum Şeyon, *gäbäzä Aksum* (protectrice d'Aksum), par les termes : cathédrale d'Aksum (Conti Rossini 1909-1910 : 6 [tex.], 7 [trad.]). Pour les

Européens, l'église Aksum Şeyon, plus ancienne église du pays et siège théorique du sacre des rois des rois par l'évêque d'Éthiopie, devait correspondre à l'idée de ce qu'ils se faisaient d'une « cathédrale ». Et tant pis si le chef du clergé de l'église, appelé *neburä'ed*, ne détenait aucun pouvoir épiscopal et qu'il n'avait aucune autorité ecclésiastique en dehors de la ville. L'église Gännätä Şegé Qeddus Giyorgis à Addis-Abeba fut elle aussi appelée une « cathédrale », dans la riche description des caractéristiques du pays publiée en 1936 par Adrien Zervos (1936 : 36), un Grec vivant sur place. Il est intéressant de noter que dans ce cas encore, l'église désignée comme « cathédrale » était associée au sacre du roi des rois. Si sur le plan ecclésiastique, l'église Giyorgis n'avait pas plus de prérogative ecclésiastique qu'un autre *däbr* de la ville, elle et son clergé jouissaient toutefois d'un grand prestige, du fait de leur association au couronnement de la reine Zäwditu et d'Hailé Sélassié (Gebre-Igziabihir Elyas 1994 : 302).

Attacher la notion de « cathédrale » au pouvoir royal plutôt qu'à une réalité ecclésiastique n'était pourtant pas une mauvaise idée. Il est vrai que les rois des rois avaient à cœur de s'attacher à une ou plusieurs églises en particulier, par dévotion certes mais également par la volonté d'en faire le lieu de mémoire de leur règne (en y établissant leur future sépulture par exemple) et d'en faire le relais de leur pouvoir dans la région. Ces églises prirent ainsi un caractère particulier : elles se trouvaient inscrites dans un maillage ecclésiastique liant entre eux différents établissements religieux dévoués au souverain. Certains monarques avaient fait en sorte que les établissements avec lesquels ils s'étaient attachés avaient pu jouir d'une symbolique particulière, à défaut de pouvoir jouer un rôle ecclésiastique et disciplinaire sur les autres établissements de la région ou du royaume. Par exemple, en construisant l'église Antrosä Maryam, le roi des rois Bä'eda Maryam (1468-1478) accorda le titre de *mäkbäb* (principal, suprême) au chef de la nouvelle église (Perruchon 1893 : 119-123). Le roi Gälawdéwos (1540-1549) quant à lui, donna au chef de l'église Tädbabä Maryam qu'il venait de fonder le titre de *bäträ yark* (patriarche), sans bien sûr faire en sorte que ce titre revête l'autorité ecclésiastique d'un patriarche (Conzelman 1895 : 150-154). Plus récemment, Ménélik II, en voulant faire de sa nouvelle église Maryam d'Addis Aläm un grand centre religieux, donna le titre de *neburä'ed* à son chef ecclésiastique, soit le même titre que celui d'Aksum Şeyon (Guèbrè-Sellasié 1930 : 497). D'ailleurs, la construction à Addis-Abeba et ses environs de nombreuses églises par le souverain vit la recrudescence de titres honorifiques pour leurs chefs ecclésiastiques respectifs. À la tête de l'église Enttofo Maryam se trouvait ainsi le *mäl'akä şahay* (le messager du soleil) et à celle de Gännätä Şegé Qeddus Giyorgis, le *mäl'akä gännät* (le messager du paradis). Lorsque le mausolée dédié à la mémoire de Ménélik II, l'église de Ba'ata Maryam, fut inauguré à Addis-Abeba en 1928,

son chef reçu le titre de « *liqä liqawent* », « chef des savants » (Mahtämä Sellasé Wäldä Mäsqäl 1969-1970 : 653-654). Honorifiques, ces titres n'avaient pas de valeur ecclésiastique véritable : cela ne donnait pas le droit à son détenteur de s'immiscer dans les affaires d'autres *däbr* de la région ou du pays⁶. Toutefois, ces titres distinguaient l'église des autres sur le plan symbolique et protocolaire (Bairu Tafla 1986 : 293-306).

Lorsqu'il inaugura l'église Qeddest Sellasé en 1944, Hailé Sélassié créa le titre de « *liqä seltanat* », « chef des autorités », pour son chef ecclésiastique. Il ne faisait que reprendre à son compte, nous l'avons vu, une pratique qui avait cours dans le royaume. Mais le souverain alla plus loin que ces prédécesseurs. L'église fut qualifiée très officiellement de « cathédrale » et ce terme avait pour vocation d'en faire la première église royale du pays. L'église cumulait deux caractéristiques. D'abord, elle adoptait une forme architecturale nouvelle, moderne et imposante. Ensuite, elle était l'église du monarque en activité, dédiée à sa mémoire et à celle de la lutte du peuple éthiopien pour l'indépendance du pays, et était destinée à recevoir sa dépouille et celles des membres de sa famille. Une église ayant les mêmes caractéristiques architecturales, mais sans lien avec le pouvoir royal et la symbolique mémorielle nationale, ne reçut pas cette appellation. Il en était de même pour une église ayant une forte symbolique mémorielle nationale, sans pour autant avoir ses caractéristiques architecturales, comme l'église Ba'ata, mausolée de Ménélik II.

Après 1944, aucune autre église construite à l'époque ne fut appelée « cathédrale ». En 1966, la gazette intitulée *Tensa'ë*, imprimée par l'Église à Addis-Abeba, publia une liste présentant toutes les églises d'Addis-Abeba, leur nom officiel complet ainsi que leur localisation et le nom de leur fondateur. Sur cette liste, chaque église fut désignée soit comme un *däbr*, soit comme un *gädam*. Une seule se singularisa : la *katédral* Qeddest Sellasé⁷. De même, parmi les églises construites en dehors d'Addis-Abeba selon la nouvelle forme architecturale, aucune ne fut appelée une cathédrale. Toutefois, deux bénéficièrent d'une appellation particulière. La nouvelle église de Qullebi Gäbre'él reçut en 1962 le nom de *re'sä adebrat*, autrement dit de « chef des *däbr* » (Mersha Alehegn 2010 : 305). En 1965, lorsqu'elle fut inaugurée, la nouvelle église de Maryam Şeyon à Aksum, fut appelée quant à elle *re'sä adebrat wa-gadamat*, autrement dit « chef des *däbr* et des monastères » (Wäldä Rufa'él Fätahi & Gétäčäw Gwadé 2000 : 25). Dans les deux cas, une appellation

6. Parmi ces titres, on distinguera celui de l'abbé de Däbrä Libanos qui, pour sa part, avait une application ecclésiastique. À la tête du réseau monastique, son détenteur avait une autorité ecclésiastique sur l'ensemble des monastères faisant partie du réseau (DERAT 2003 : 122-135 ; GETATCHEW HAILE 2005 : 212-213).

7. *Tensa'ë*, vol. 1, année 1, 10 yäkkatit 1958 a.m. (17 février 1966).

singularisant l'église des autres fut choisie, mais cela semble avoir été un compromis. Ces églises, importantes sur le plan national et ayant une forte symbolique mémorielle, furent certes placées symboliquement au-dessus des simples *däbr* du pays, mais indéniablement, elles n'étaient pas mises au même niveau que la cathédrale Sellasé.

Même exclusivement utilisé pour Qeddest Sellasé, il semble que l'usage du terme « cathédrale » fut assez long à s'imposer au sein de la population. En effet, dans les colonnes du journal du patriarcat, *Zéna bêtä krestiyān*, l'église Sellasé était encore désignée par les termes « *mākanä Sellasé* » (son ancien nom), à la fin des années 1940⁸. Ce ne fut qu'à partir des années 1950-1960, que l'église fut systématiquement appelée la cathédrale Sellasé. Quant aux nouvelles églises Aksum Seyon et Qullebi Gäbre'él, les journaux ne reprirent pas leurs nouvelles appellations dans leurs colonnes.

Le rôle de la cathédrale Sellasé dans les années 1950 et 1960 confirma sa position singulière. Toutes les célébrations nationales ou internationales se tinrent dans cette église. Elle accueillit les négociateurs éthiopiens et égyptiens pour acter la séparation ecclésiastique de l'Église orthodoxe *tāwahedo* d'avec l'Église copte. Ce fut dans cette église que les patriarches Baselyos et Téwofelos firent leur première messe en Éthiopie et ce fut toujours dans cette église qu'ils sacrèrent les évêques avant de les envoyer dans leurs diocèses (Mara 1972 : 105, 123). Bien qu'elle soit le théâtre des sacres des évêques éthiopiens par le patriarche, ce serait une erreur de penser que cette église symbolisait le pouvoir du patriarcat orthodoxe *tāwahedo* plutôt que le pouvoir royal. Le patriarche restait maître en son église, Qeddest Maryam, mais il n'avait aucun pouvoir, ou presque, sur le clergé de Qeddest Sellasé. La nomination du *liqä seltanat*, chef de cette église, dépendait exclusivement du pouvoir royal. De plus, la création du patriarcat en 1959 ne supposait pas une autonomie politique et ecclésiastique de l'Église. Bien au contraire, elle faisait partie intégrante de l'État et son seul véritable chef était désormais le monarque lui-même. Le profil des prétendants aux postes épiscopaux devait être approuvé par lui et leur sacre par le patriarche n'avait ainsi qu'une fonction sacramentelle. D'ailleurs, le *liqä seltanat* concurrença le patriarche dans la direction des affaires de l'Église et la rivalité entre lui et le patriarcat empoisonna la vie de l'institution jusqu'à la révolution de 1974 (Ancel 2009 : 930-931). La notion de cathédrale, après qu'elle s'est imposée dans la presse, resta donc uniquement attachée à Qeddest Sellasé et elle constitua l'instrument d'une symbolique uniquement attachée au pouvoir royal.

8. Par exemple, voir le reportage sur la réunion des ecclésiastiques chargés de désigner les candidats éthiopiens aux postes d'évêques en 1946 qui se tint à la cathédrale Sellasé : « Taliq guba'ê », *Zéna bêtä krestiyān*, 30 tahessas 1938 a.m. (8 janvier 1946).

Multiplication des « cathédrales » :
l'appropriation par les communautés paroissiales

Au début de l'année 1974, l'Église orthodoxe *tāwahedo* d'Éthiopie était un rouage important de l'administration et de l'idéologie royale. Les forces révolutionnaires qui s'attaquèrent à la monarchie à partir de février 1974 défièrent également l'Église et cherchèrent à diminuer son pouvoir social et à sa place au sein de l'État. Sa séparation d'avec l'État fut effective à partir d'août 1974 et ses membres les plus compromis au sein de la monarchie, dont le *liqä seltanat*, furent arrêtés et emprisonnés. Hailé Sélassié fut déposé en septembre de la même année sans que l'Église ne puisse réagir, et la junte militaire marxiste (le *Därg*) désormais au pouvoir lança en mars 1975 une vaste réforme agraire qui entraîna la nationalisation de l'ensemble des terres. L'Église perdit l'ensemble de ses revenus fonciers (*ibid.* 2015 : 689-691).

La période de la junte militaire, de 1974 à 1991, bloqua le mouvement de construction de nouvelles églises dans le pays. Rares furent les églises qui bénéficièrent de travaux de réfection et seules de petites institutions purent être fondées⁹. Outre le manque de moyens financiers, le climat politique ne favorisait pas une politique de construction d'ampleur. D'un côté, la junte militaire réforma en profondeur l'administration de l'Église, plaça à sa tête des officiels liés au nouveau régime, et fit de l'institution une alliée docile et discrète. De l'autre côté, toute pratique religieuse était découragée. Sans être interdites, les grandes célébrations religieuses n'étaient tolérées qu'entièrement encadrées par des membres du nouveau régime. Et il n'était pas question qu'une église, si petite soit-elle, puisse concurrencer la politique monumentale engagée par le nouveau régime. Durant cette période, Qeddest Sellasé continua à être la seule église appelée une « cathédrale ». Elle resta le lieu du sacre des évêques et les patriarches Täklä Haymanot (1976-1988) et Mäqarewos (1988-1991) y célébrèrent leur première messe juste après leur élection¹⁰. La notion de cathédrale ne restait attachée officiellement qu'à cette seule église mais n'avait toujours pas de sens véritable au sein de la direction des affaires de l'Église.

9. Par exemple, la ville de Däbrä Marqos vit la construction de deux églises de petite taille pendant cette période : Washa Mika'el et Täklä Haymanot, fondées respectivement en 1977 et 1980.

10. « 13 epis qoppos täšomu », *Addis Zāmān*, 15 terr 1971 a.m. (23 janvier 1979) ; « Yä-Paträyarku ser'atä simät täfäšämä », *Addis Zāmān*, 25 nāhasé 1968 a.m. (31 août 1976) ; « Yä-Paträyarku bā'alä simät bā-talaq demeqät täqānawānā », *Addis Zāmān*, 1 pegwamé 1980 a.m. (6 septembre 1988).

Dans les textes législatifs de l'Église produits entre 1974 et 2000, le terme n'apparaît même pas.

Néanmoins, après la chute de la junte militaire en 1991, un changement sémantique est perceptible. Durant le début des années 2000-2010, les publications concernant l'Église et son histoire récente assimilèrent le terme « cathédrale » aux seules caractéristiques architecturales d'une église. Dans un ouvrage datant de 2000, une photo de la nouvelle Aksum Şeyon est légendée ainsi : « *yä-re'sä adebrat wa-gadamat Aksum Şeyon katédral* » (Wäldä Rufa'él Fätahi & Gétäčäw Gwadé 2000 : 25). Cette légende pose un problème linguistique. Doit-elle être comprise comme « la cathédrale Aksum Şeyon, chef des *däbr* et des monastères » ou bien « la cathédrale que possède la chef des *däbr* et des monastères Aksum Şeyon » ? La seconde hypothèse semble la plus plausible. D'abord, nous avons vu que l'appellation « chef des *däbr* et des monastères » distinguait déjà officiellement Aksum Şeyon des autres églises du pays. S'il s'agissait de présenter le nom officiel de l'église, alors ajouter le terme « cathédrale » revenait à faire une répétition. Ensuite, lorsque la nouvelle église avait été construite près de l'ancienne, il n'avait pas été question de débaptiser cette dernière, sa valeur historique et symbolique ne pouvant le permettre. Ainsi, lorsque les journaux ou les documents officiels parlaient d'Aksum Şeyon, ils ne faisaient pas de distinction entre les deux églises, toutes deux représentant une seule et même « église » pour deux bâtiments, l'un récent, l'autre ancien¹¹. Dans cette légende, l'emploi de « cathédrale » ne signifie donc pas qu'il faisait partie du nom officiel de l'église. L'auteur a voulu simplement distinguer la nouvelle église de l'ancienne. Le terme cathédrale prit ainsi une valeur purement architecturale durant les années 2000-2010. En 2010, l'église Gofa Gäbre'él à Addis-Abeba fut appelée une « cathédrale », et présentée comme une église ayant des caractéristiques architecturales modernes (Gofa Qeddus Gäbre'él Katédral 2010 : 8), alors que, nous l'avons vu, lors de son inauguration par le patriarche Téwofelos en 1973, elle était uniquement perçue comme une simple église. Ce fut dans ce contexte sémantique que les travaux pour ériger de nouvelles et très grandes églises se tinrent de nouveau en Éthiopie.

En 2001, dans la ville de Däbrä Marqos, les travaux pour l'édification d'une nouvelle église étaient déjà bien avancés sur le terrain de l'ancienne église Abemma Maryam. En vue d'une souscription, le clergé de cette église publia un petit livret dont l'objectif était d'expliquer l'état d'avancement des

11. Dans les textes officiels de l'Église, lorsqu'il s'agit de répertorier les principales églises du diocèse du Tigray, Aksum Şeyon représente toujours une seule église (Ityopya Ortodoks Täwahedo bētä krestīyan mänbärä patrāyark täqlay sehafi bēt, *Awağ nägari leyu māšhēt*, Addis Abäbä, Tensa'ē zä-guba'ē matämiya bēt, yäkkatit 2001 a.m. [2009], p. 18).

travaux et la nécessité religieuse de la nouvelle église, et ainsi d'encourager les donations financières des fidèles¹². Bien qu'encore en travaux, son nom était déjà fixé : yä-Şerha Şeyon Abemma Maryam Katédral. Curieusement, le petit livret ne fit pas référence à une quelconque définition du dernier terme. La future église y fut simplement décrite comme étant « la nouvelle église moderne »¹³. Ici encore, le terme « cathédrale » ne s'attachait qu'à définir des caractéristiques architecturales. Comme dans le cas d'Aksum Şeyon, les travaux se tenaient sur le terrain d'une église plus ancienne, Şerha Şeyon Abemma Maryam. La future église était donc pour l'instant simplement la « cathédrale » de l'église Şerha Şeyon Abemma Maryam. Néanmoins, il était prévu de déplacer le *tabot* dédié à Maryam, de l'ancienne église à la nouvelle. En 2004, la nouvelle église fut inaugurée et endossa son nom complet¹⁴. À partir de ce moment-là, il ne s'agit plus de la cathédrale *de* Şerha Şeyon mais bien de *la* cathédrale Şerha Şeyon.

La décision de construire une nouvelle église, « moderne », aurait été prise en 1989 par les paroissiens eux-mêmes. Le diocèse n'eut pour ainsi dire aucun rôle dans cette décision, si ce n'est de l'entériner. Paroissiens et membres du clergé créèrent un comité en vue de préparer et superviser la construction et de réunir les fonds. Élus par les paroissiens, les vingt-huit membres de ce comité furent tous des laïcs, à trois exceptions seulement : le chef ecclésiastique de l'église et deux prêtres¹⁵. Durant le temps des travaux, le diocèse, qui a pourtant son siège dans la ville, n'interféra que très peu dans les affaires de la paroisse. Son rôle se borna à approuver son budget annuel, comme pour l'ensemble des paroisses du diocèse. La décision et la supervision de la construction de la cathédrale relevaient donc d'un processus uniquement local et paroissial.

Cette situation s'expliquait par la structure que prit l'administration ecclésiastique durant la période de la junte militaire. En 1978, le patriarcat lança une réforme des paroisses de très large ampleur (Ancel 2015 : 700-707). Sous couvert de « démocratisation » de l'Église, chaque paroisse devait se doter d'une assemblée réunissant les paroissiens. Cette assemblée avait pour

12. Şerha Şeyon Abemma Maryam Katédral asäri komité, *Şerha Şeyon, yä-Şerha Şeyon Abemma Maryam Katédral*, Däbrä Marqos-Addis Abäba, Atami berhanna sälam matämiya derġet, 1993 a.m. (2000-2001).

13. *Ibid.*, p. 10.

14. La cérémonie eut lieu le 16 terr 1996 a.m., soit le 25 janvier 2004. Entretien avec le secrétaire du conseil de paroisse de Şerha Şeyon, diacre Mamäru, le 17 février 2004, Däbrä Marqos.

15. Şerha Şeyon Abemma Maryam Katédral asäri komité, *Şerha Şeyon, yä-Şerha Şeyon Abemma Maryam Katédral*, Däbrä Marqos-Addis Abäba, Atami berhanna sälam matämiya derġet, 1993 a.m. (2000-2001), pp. 16-18.

rôle d'élire les membres du conseil de paroisse chargé de sa gestion financière. Chaque année, le diocèse devait approuver ou non le budget de la paroisse, et cette dernière était chargée de donner un pourcentage de ces revenus à l'autorité centrale. La réforme supposait également que chaque fidèle dépende désormais uniquement d'une seule paroisse et qu'il paye une cotisation annuelle pour s'assurer de la gratuité des services religieux. Cette réforme avait pour but de rationaliser la collecte des dons à l'Église, désormais sa seule source financière depuis la réforme agraire de 1975, et de centraliser l'administration ecclésiastique en offrant aux diocèses un droit de regard sur les comptes des paroisses.

Cette réforme fut un succès. La collecte des fonds provenant du pourcentage des paroisses permit à l'Église de se renflouer. Elle eut également une conséquence importante sur le sentiment d'appartenance paroissiale. Auparavant, un fidèle pouvait s'attacher à une ou plusieurs églises, sans contrainte géographique, et ainsi distribuer ses oboles en fonction de ses liens personnels avec différentes églises. La réforme, au contraire, attacha, au sens fort du terme, les fidèles à une seule église. Les associations religieuses qui animaient la vie d'une église ne recrutaient désormais leurs membres qu'au sein des familles habitant le territoire de la paroisse. Les confesseurs, à qui chaque famille s'attachait les services, ne pouvaient qu'être des prêtres de leur paroisse. Les liens entre le fidèle et sa paroisse se renforcèrent de fait considérablement, particulièrement en ville où les fidèles pouvaient, avant la réforme, suivre et participer facilement aux célébrations de différentes églises. Le renforcement du sentiment d'appartenance paroissial et l'aspect « démocratique » de la désignation des membres du conseil de paroisse firent que ces derniers obtinrent un pouvoir local considérable. Dans les faits, le diocèse ne pouvait s'opposer aux décisions du conseil de paroisse sans engager immédiatement un bras de fer avec les paroissiens. Si la paroisse donnait son pourcentage annuel et que son budget était validé, rien ne permettait au diocèse d'interférer dans ses affaires internes. Le comité de Serha Seyon réunit suffisamment de fonds pour construire « sa » cathédrale. Les fidèles de la paroisse apportèrent leur contribution. Ceux originaires de la paroisse, mais habitant Addis-Abeba ou à l'étranger, furent également sollicités. Les fonds réunis, personne d'extérieur ne pouvait véritablement s'opposer aux travaux, qu'il représente le patriarcat ou l'État.

La situation politique et le rapport à la religion avaient fondamentalement changé depuis la chute de la junte militaire en 1991. La séparation de l'Église et de l'État fut maintenue bien sûr. Et la constitution éthiopienne insista sur plusieurs points : la non-discrimination en matière religieuse (déjà établie en 1974), l'absence de religion d'État, la liberté de culte et l'absence

absolue d'interférence de l'État dans les affaires des institutions religieuses¹⁶. Cette dernière disposition était surtout due au souvenir de l'ingérence de la junte militaire en matière religieuse. Dans les faits, la religion réapparut dans l'espace public éthiopien. La religiosité des fidèles put être encouragée par les institutions religieuses, musulmanes, protestantes et orthodoxes *tāwahedo* (Abbink 2011 : 254-256). L'ouverture de nouveaux lieux de cultes s'accrut et les cérémonies religieuses rassemblèrent un grand nombre de fidèles. Particulièrement malmenés par la junte militaire (Haustein 2011 : 188-239), les mouvements évangéliques et protestants purent dorénavant s'exprimer ouvertement, et connurent un très grand succès (Dewel 2014 : 127-139), au point qu'ils recrutèrent dans les rangs des fidèles de l'Église orthodoxe *tāwahedo*. Cette dernière vit désormais ces mouvements comme ses principaux rivaux (Gascon 2005 : 95-109). De ces nouvelles dynamiques religieuses naquit un nouveau type de compétition entre religions, et les polémiques entre musulmans, chrétiens orthodoxes et pentecôtistes connurent une recrudescence (Abbink 2011 : 256, 260-267). Par ses dimensions, la cathédrale marque le paysage urbain et incarne l'espace sacré orthodoxe aux yeux de tous, quelle que soit leur confession. Des façades et des tours de plus en plus hautes, voilà une position idéale pour les haut-parleurs répandant le son des célébrations dans le voisinage. En effet, les cathédrales jouent indéniablement un rôle dans ce que l'anthropologue Jon Abbink (2011 : 269) a appelé l'« *accoustic war* », c'est-à-dire la compétition sonore, à coup de haut-parleurs, entre institutions religieuses en Éthiopie. Le mouvement de construction des nouvelles églises, plus grandes et plus massives, se développa donc dans ce contexte national de pluralité religieuse, de libération de l'expression religieuse, de compétition entre institutions religieuses et de renforcement de la conscience paroissiale des fidèles.

La notion de cathédrale ne supposait toujours pas une quelconque signification ecclésiastique. Elle perdit même sa valeur mémorielle et nationale. Il ne s'agissait dorénavant que d'une dénomination purement architecturale. Néanmoins, grâce à ses caractères architecturaux, une « cathédrale » conservait une portée symbolique indéniable pour la communauté paroissiale. Commanditées ni par l'État, ni par le patriarcat, ni par le diocèse, les cathédrales érigées depuis les années 2000 dans les villes moyennes incarnent une politique monumentale des chrétiens orthodoxes *tāwahedo* impulsée par la base. De plus, elles expriment la fierté de la communauté paroissiale. Les autorités ecclésiastiques ne s'y trompèrent pas. En 2000, l'évêque de l'époque, Zakaryas, apporta un soutien moral total à la construction de la nouvelle cathédrale, et

16. Articles 11, 25 et 27 de la Constitution de la République démocratique fédérale d'Éthiopie de 1995.

voyant dans cette future cathédrale l'affirmation d'une foi orthodoxe ardente, il vanta publiquement les mérites de la communauté paroissiale de Šerha Šeyon¹⁷. De même, la cathédrale de Mādhāné Alām ne glorifie pas un passé prestigieux mais la ferveur de ses paroissiens, d'opulents habitants du tout nouveau quartier d'affaires d'Addis-Abeba. Également sans passé prestigieux, la cathédrale Gābre'él de Māqālél élève ses tours face aux gradins du nouveau stade construit par l'État et de la mosquée érigée quelques années auparavant.

Si les villes éthiopiennes se dotent, depuis les années 2000 d'un nouveau type d'églises, ce processus gagne maintenant les campagnes. Le plan circulaire y est également progressivement abandonné au profit d'églises à plan basilical, offrant une plus large nef aux fidèles. Dans certains cas, la nouvelle église est construite à proximité d'une ancienne église qui est conservée, comme dans le village d'Addiqāharsi Pāraqlitos, dans le district de Gulo Mākāda au Tigray (Fig. 11). Dans d'autres, l'ancienne église est partiellement détruite et remodelée selon le nouveau modèle en préservant le sanctuaire, comme dans le village de Debla, dans le district du Ganta Afāšum, également au Tigray (Fig. 12). Nous pouvons nous demander si les caractéristiques ostentatoires (étendue, hauteur) sont les seuls facteurs d'adhésion des fidèles à ce type d'église. Nous l'avons vu, ces édifices offrent également une innovation majeure : une large nef autorisant l'accueil d'un plus grand nombre de fidèles. Ces grandes églises basilicales restent construites dans des territoires où il existe déjà un grand nombre d'églises. Et comme expliqué plus haut, l'augmentation de la population éthiopienne ne semble pas être la raison de ce changement. Les larges nefs construites à l'heure actuelle incarnent-elles un assouplissement des conditions d'accès au culte ou bien une plus grande religiosité des fidèles ? Il semble prématuré de répondre à cette question. Mais en faisant eux-mêmes construire des églises dont la majeure partie leur est dévolue, les paroissiens ont peut-être traduit dans l'architecture leur nouveau rôle et leur nouvelle position dans le destin de l'Église orthodoxe *tāwahedo*. La place des prêtres y est considérablement réduite, les espaces les plus sacrés se rétrécissent alors que les espaces plus profanes s'agrandissent considérablement. Dans un contexte de forte concurrence avec les mouvements évangéliques, l'édification de telles églises semble répondre aux défis des aspirations religieuses nouvelles qui s'expriment au sein de la population chrétienne éthiopienne.

Centre d'études en sciences sociales du religieux, EHESS, Paris.

17. Discours tenu lors d'une cérémonie publique, en présence de l'auteur, à l'occasion de la fête de Marie, le 21 hedar 1994 a.m. (le 30 novembre 2000), organisée par le conseil de paroisse de Šerha Šeyon à Dābrā Marqos, afin de collecter des fonds.

BIBLIOGRAPHIE

- ABBINK J., 2011, « Religion in Public Spaces : Emerging Muslim-Christian Polemics in Ethiopia », *African Affairs*, 110 (439) : 253-274.
- ANCEL S., 2006, *Épiscopat et encadrement des pratiques religieuses en Éthiopie chrétienne contemporaine : caractéristiques et évolutions*, Thèse de doctorat, Paris, Institut national des langues et civilisations orientales.
- 2009, « L'Église orthodoxe d'Éthiopie à la veille d'une révolution (1971-1974) : Réforme et mainmise sur la gestion des paroisses », *Cahiers d'Études africaines*, XLIX (4), 196 : 925-952.
- 2011a, « Centralization and Political Changes : The Ethiopian Orthodox Church and the Ecclesiastical and Political Challenges in Contemporary Times », *Rassegna di studi etiopici*, 3 : 1-26.
- 2011b, « The Centralisation Process of the Ethiopian Orthodox Church, an Ecclesiastical History of Ethiopia during the 20th Century », *Revue d'histoire ecclésiastique*, 106 (3-4) : 497-520.
- 2015, « L'Église orthodoxe d'Éthiopie et la révolution : assurer sa survie par la réforme (1974-1991) », *Cahiers d'Études africaines*, LV (4), 220 : 687-710.
- Bairu Tafla, 1986, « Titles, Ranks and Offices of Ethiopian Orthodox Tawahedo Church, a Preliminary Survey », *Internationale Kirchliche Zeitschrift*, 76 : 293-306.
- CONTI ROSSINI C., 1909-1910, *Documenta ad illustrandam historiam I. Liber Axumae*, CSCO 54 et 58, SAE 24 et 27, Paris-Leipzig, E. Typographeo Reipublicae.
- CONZELMAN W. E., 1895, *Chronique de Galâwdéwos (Claudius), roi d'Éthiopie*, Paris, Bibliothèque de l'École pratique des hautes études, Librairie Émile Bouillon.
- DERAT M.-L., 2003, *Le domaine des rois éthiopiens (1270-1527), espace, pouvoir et monachisme*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- 2005, « Däbrä Libanos », in S. UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, 2, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag : 25-28.
- DEWEL S., 2014, *Mouvement charismatique et pentecôtisme en Éthiopie, identité et religion*, Paris, L'Harmattan.
- GASCON A., 2005, « Éthiopie, la croix contre la croix, fédéralisme et prosélytisme des Églises P'änt'ä », *Hérodote*, 119 : 95-109.
- Gebre-Igziabiher Elyas, 1994, *Prowess, Piety and Politics, the Chronicle of Abeto Iyasu and Empress Zewditu of Ethiopia (1909-1930)*, trans. by Reidulf K. Molvaer, Köln, Rüdiger Köppe Verlag.
- Getatchew Haile, 2005, « Eččäge », in S. UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, 2, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag : 212-213.

- Gofa Qeddus Gäbre'él Katédral, 2010, *Ra'eyä Téwofelos*, Addis Abäbä, hamlé 2002 a.m.
- Guèbrè-Sellasié, 1930, *Chronique du règne de Ménélik II, roi des rois d'Éthiopie, traduite par Tèsfa Sellasié, publiée et annotée par Maurice de Coppet*, vol. 2, Paris, Maisonneuve Frères.
- HAUSTEIN J., 2011, *Writing Religious History, The Historiography of Ethiopian Pentecostalism*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag.
- HELDMAN M. E., 2003, « Church Buildings », in S. UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, 1, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag : 737-740.
- 2006, « Creating Sacred Space : Orthodox Churches of the Ethiopian American Diaspora », *Diasporat*, 15 (2-3) : 285-302.
- Ityopya bétä krestiyān mänbärä paträyark, 1968, *Kä-liqä kahenat eskä Paträyark*, Addis Abäba, abunä Baselyos zetàñña amät bä'alä simättä paträyark, 1951 a.m.
- Ityopya Ortodoks Täwahedo bétä krestiyān mänbärä paträyark täqlay şehafı bét, 2009, *Awäğ nägari leyu mäşhét*, Addis Abäbä, Tensa'ê zä-guba'ê matämiya bét, yäkkatit 2001 a.m.
- KAPLAN S., 2005a, « Däbr », in S. UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, 2, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag : 6-7.
- 2005b, « Gädam », in S. UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, 2, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag : 641-642.
- Mahtämä Sellasé Wäldä Mäsqäl, 1969-1970, *Zekrä nägär*, Addis Abäbä, Artistic matämiya bét (2^e édition).
- MARA Y., 1972, *The Church of Ethiopia, the National Church in the Making*, Asmara, Il Poligrafico.
- Merawi Tegebe, 2005, « Gätär », in S. UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, 2, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag : 714.
- Mersha Alehegn, 2010, « Qullebi Gäbrä'el », in S. UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, 4, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag : 305-306.
- MUNRO-HAY S., 2004, « The Coronation of the Emperors of Ethiopia at Aksum », in V. BÖLL, D. NOSNITSIN, T. RAVE, W. SMIDT & E. SOKOLINSKAIA (eds.), *Studia Aethiopica, In Honor of Siegbert Uhlig on the Occasion of his 65th Birthday*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag : 177-201.
- PERRUCHON J., 1893, *Les chroniques de Za'a Yä'eqob et de Ba'eda Märyâm*, Paris, Émile Bouillon.
- PERSOON J., 2010, « Qəddəst Šəllase », in S. UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, 4, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag : 282-283.

Şerha Şeyon Abemma Maryam Katédral asäri komité, 2000-01, *Şerha Şeyon, yä-Şerha Şeyon Abemma Maryam Katédral*, Däbrä Marqos-Addis Abäba, Atami berhanna sälam matämiya derġet, 1993 a.m.

SOHIER E., 2011, « Le corps des rois des rois dans la ville : Ménelik II et Haylé Sellasé à Addis Abeba », *Afriques, débats, méthodes et terrains d'histoire*, 3, <<http://afriques.revues.org/1015>>.

Täfäri Makwänen temhert bét tämariwoč, 1959, *Tämro mastämar, bä-meskayä hezunan mäddhané aläm bétä krestiyän tämäserto yäqomä*, Addis Abäba, Berhanna Sälam matämiya bét, Miyazya 27, 1951 a.m.

Wäldä Rufa'él Fätahi & Gétäčäw Gwadé Tägäñä, 2000, *Germawi qädamawi aşé Haylä Sellasé-na yä-Ityopya bétä krestiyän*, Addis Abäba, teqemt 1993 a.m., s. e.

ZERVOS A., 1936, *L'Empire d'Éthiopie, le miroir de l'Éthiopie moderne, 1906-1935*, Alexandrie, École professionnelle des frères.

RÉSUMÉ

Depuis le début des années 2000, les villes et les campagnes éthiopiennes se couvrent de larges églises à plan basilical, à la taille monumentale. Lieux de culte des fidèles de l'Église orthodoxe *täwahedo* d'Éthiopie, ces énormes édifices sont appelés « cathédrales » par la population et sont constitués d'une large nef, d'une ou deux coupoles et d'une ou plusieurs tours, le tout bien loin du schéma des églises traditionnelles, circulaires ou rectangulaires, qui prévalait auparavant. Outre l'exposition des changements architecturaux radicaux que suppose un tel processus, cet article propose une analyse des racines politiques, religieuses et identitaires du phénomène. Ce dernier est né de la volonté du dernier roi des rois d'Éthiopie, Hailé Sélassié (1930-1974), d'édifier à partir des années 1930 des églises monumentales, chargées de commémorer le lien entre la famille royale régnante, la population éthiopienne et l'Église orthodoxe. Toutefois, cette politique prend fin avec la révolution de 1974. C'est alors que les fidèles eux-mêmes reprennent le concept d'église « monumentale » à leur compte, encouragés à prendre en main la destinée de leur paroisse par une large réforme de l'Église orthodoxe. La construction de cathédrale devient alors un phénomène impulsé par la base des chrétiens orthodoxes et non plus par une autorité ecclésiastique ou politique d'envergure nationale.

Mots-clés : Éthiopie, cathédrales, communauté paroissiale, églises, mémoire nationale.

ABSTRACT

Cathedrals as the New Monumental Politics of Christians in Ethiopia: From National Memorialization to the Affirmation of Local Community Pride (1930-2012). — Since the beginning of the 2000s, a large number of wide basilica-shaped churches of monumental size were built in Ethiopian towns and in the countryside. These very wide churches, places of worship belonging to the Ethiopian Orthodox tāwahedo Church, are currently called “cathedrals” by the population. They usually include a large nave, topped by one or two domes and flanked by one or several towers, as opposed to the traditional circular or rectangular-shaped churches common to Ethiopia. In addition to a description of the architectural aspects of these cathedrals, this paper aims at proposing an analysis of the causes and the political, religious and identity issues linked to this phenomenon. The latter are rooted in Haile Selassie’s reign as the last King of Kings of Ethiopia (1930-1974) during which the monarch aimed at establishing wide churches commemorating the historical link uniting his dynasty, the Ethiopian population and the Ethiopian Orthodox Church. However, this policy terminated with the revolution of 1974. Since then, Ethiopian Orthodox Christians have themselves become involved in the cathedral-building process, thanks to the reform of the Church that permits them to do so. Thus, cathedral building has become a phenomenon initiated and managed by members of the church and no longer by central national ecclesiastical or political authorities.

Keywords: Ethiopia, cathedrals, parochial community, churches, national heritage.

FIG. 1. — ÉGLISE ŠEHA ŠEYON ABEMMA MARYAM, DĀBRĀ MARQOS,
GOĞĞAM-EST, AMHARA, EN 2004

Photographie : Stéphane Ancel, 2004.

FIG. 2. — SCHÉMA INTÉRIEUR
D'UNE ÉGLISE ÉTHIOPIENNE ORTHODOXE CIRCULAIRE

FIG. 3. — ÉGLISE AGAMYO QEDDUS MIKA'ÉL, GULO MAKEDA, TIGRAY-EST, TIGRAY, EN 2010

©Ethio-SPaRe ERC-Project, 2010.

FIG. 4. — SCHÉMA INTÉRIEUR
D'UNE ÉGLISE ÉTHIOPIENNE ORTHODOXE RECTANGULAIRE

FIG. 5. — FAÇADE OUEST DE LA CATHÉDRALE MĀDHANÉ ALĀM
À ADDIS-ABEBA EN 2012

Photographie : Stéphane Ancel, 2012.

FIG. 6. — NEF INTÉRIEURE DE LA CATHÉDRALE MĀDHANÉ ALĀM
À ADDIS-ABEBA EN 2012

Photographie : Stéphane Ancel, 2012.

FIG. 7. — FAÇADE SUD DE LA CATHÉDRALE ŠEHA ŠEYON ABEMMA MARYAM,
DĀBRĀ MARQOS, EST-GOĠĠAM, AMHARA, EN 2004

Photographie : Stéphane Ancel, 2004.

FIG. 8. — FAÇADE SUD DE LA CATHÉDRALE GĀBRE'ĒL,
MĀQĀLÉ, TIGRAY, EN 2012

©Ethio-SPaRe ERC-Project, 2012.

FIG. 9. — FAÇADE NORD DE LA CATHÉDRALE MĀDHANĒ ALĀM,
ADDIGRAT, TIGRAY-EST, TIGRAY, EN 2012

©Ethio-SPaRe ERC-Project, 2012.

FIG. 10. — PAGE DE GARDE DE L'OUVRAGE
ITYOPYA BĒTĀ KRESTIYAN MĀNBĀRĀ
PATRĀYARK, 1968

FIG. 11. — TERRAIN D'ADDIĀHARSI PĀRAQLITOS, AVEC LA NOUVELLE ÉGLISE À GAUCHE, DANS LE DISTRICT DE GULO MĀKĀDA, TIGRAY-EST, TIGRAY, EN 2010

©Ethio-SPaRe ERC-Project, 2010.

FIG. 12. — ÉGLISE DEBLA DĀBRĀ BERHAN YOHANNES MĀTMAQ, EN RÉNOVATION, GANTA AFĀŠUM, TIGRAY-EST, TIGRAY, EN 2010

©Ethio-SPaRe ERC-Project, 2010.